

## Itinéraire d'un mouton noir qui rêvait d'être un loup blanc

Jean-Yves Degos<sup>1</sup>  
et Sylvie Degos<sup>2</sup>

Notre père, Jean-Guy Degos, a souvent été un mouton noir, et même, aux rares moments de sa vie où il aurait pu légitimement être considéré comme un loup blanc, le côté sombre des moutons noirs lui a gâché la vie. Souvent, il s'est senti *L'étranger*, comme le Meursault d'Albert Camus, dans un monde étranger comme les péruviens héros de *El mundo es ancho y ageno*, de Cori Alegria (1941). Pour nous, on ne peut pas dire que c'est un père normal car nous n'en avons pas eu d'autres et nous l'avons pris tel qu'il est. C'est juste notre père, un chercheur, un Professeur, un expert-comptable, qui aime affirmer qu'il est un simple artisan et qui écrivait en exergue de sa thèse d'État : "À mes quatre enfants, Jean-Yves, Sylvie, David et Éric, parce qu'il n'est d'éducation que d'exemple". Nos deux parents n'ont pas essayé de réussir leur vie à travers leurs enfants. Quand ils ont voulu avoir des grades universitaires (ils sont tous les deux anciens élèves d'école supérieure de commerce, maîtres en sciences économiques, experts-comptables et agrégés), ils les ont passés eux-mêmes et nous n'avons pas porté le poids d'une réussite imposée par un *pater familias* ou une *mater dolorosa* sans conscience. Ils nous ont juste imposé, pour notre bien, d'apprendre le grec et le latin. Le reste, nous l'avons choisi nous-mêmes.

Il est difficile de parler de son père en sachant qu'il va lire ce qu'on a écrit, mais il aurait sans doute pu signer ce qui va suivre. Depuis 1650, selon les archives de notre famille aussi vieille que la France, léguées par notre grand-mère maternelle, il est le premier à être autre chose qu'agriculteur ou militaire. Il faut un commencement à tout. Il n'est pas le fruit d'une longue tradition universitaire de plusieurs générations, et quelque part il est acculturé et il s'est toujours vécu comme acculturé, à l'intérieur et à l'extérieur de notre famille. Son plaisir est non seulement de s'adonner à

---

<sup>1</sup> Agrégé de mathématiques, Docteur en mathématiques de l'Université Bordeaux I, Insee Metz.

<sup>2</sup> Professeur d'anglais, DEA de l'Université Bordeaux-Montaigne, diplômée de l'Université de Cambridge.

d'abstraites spéculations, mais à essayer de faire partager ses idées à ses proches. Il est capable d'être obstiné et ne refuse jamais le combat avec ses adversaires.

Son passé de praticien des arts martiaux et de pilier de rugby lui ont appris à faire face, ce qui lui a beaucoup servi lorsqu'il était commissaire aux comptes de sociétés en difficulté. Mais ce passé lui a aussi appris que la vérité est sur le tatami ou sur le terrain plus que dans les discours convenus. Privilégiant le côté intellectuel de sa personnalité, il oublie parfois que le raisonnement et la logique doivent être accompagnés d'un peu d'intuition. Il a mis longtemps à se connaître lui-même et à s'accepter. Lorsqu'il consent à des discussions profondes, détachées des contingences immédiates, on sent que son principal désir est de se sentir et de se vivre comme un être humain à part entière, un citoyen du monde, curieux, déterminé, avec une forte dose de mauvais esprit. Ce mauvais esprit, cette indépendance intellectuelle, il les revendique en permanence et son état physique parfois difficile l'a définitivement convaincu que l'esprit devait dominer la chair, comme dans l'ouvrage de Robertson Davies : *What's Bred in the Bone* (1985), qui par parenthèse, lui a fait prendre conscience du fait qu'il était un collectionneur dans l'âme, en particulier d'incunables rares et de vieux livres de comptabilité.

Il a consacré sa vie au travail, et il n'a pas beaucoup d'autres activités, mais le travail est pour lui une façon de remplir sa vie, de se distraire, plus qu'une corvée. C'est aussi, pour lui, une sorte de bouée de sauvetage. Longtemps, dans notre jeunesse, il a exercé trois métiers : professeur, expert-comptable et commissaire aux comptes. Longtemps il a couru après le temps, en oubliant tout le reste. Mais aujourd'hui, le temps a rattrapé le mouton noir qui rêvait d'être un loup blanc, comme dans le roman de Jack Williamson *Darker than you think* (1948). Il a pour devise un extrait de *Citadelle* d'Antoine de Saint-Exupéry (1948) : "car tu ne deviens que contre ce qui te résiste" (p. 674) et beaucoup de choses, dans sa vie, ont résisté au mouton noir qui s'est construit dans la résistance et dans l'indépendance. Il a aussi appris des leçons de vie essentielles dans son ancien régiment disciplinaire, le 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine : là, ses supérieurs et ses camarades lui ont appris "qu'il ne fallait jamais abandonner ses amis, et qu'il ne fallait jamais laisser de repos à ses ennemis" ce qui n'est pas une façon de se comporter vraiment académique. Comme pour beaucoup de gens de sa génération, son parcours initiatique n'a pas été de tout repos. Né en 1944, quatre mois avant le débarquement des alliés en Normandie, il a été le premier enfant de notre grande famille apportant à la génération précédente l'espoir d'une vie nouvelle, après les épreuves subies par la plupart des Français d'alors. Toute sa vie il a été reconnaissant à ses ascendants, à ses parents et à leurs frères et sœurs, d'avoir choisi la bonne option : celle qui a refusé la collaboration et qui a résisté. Son avenir aurait pu être celui d'un Cédric, le *Petit Lord Fauntleroy*, choyé et adulé, mais dans une famille martyrisée à cause de son nom patronymique - elle s'appelait Giraud comme

le général - brisée, ruinée, mais libérée, il eut la chance d'échapper à l'épidémie de choléra qui emporta ses cousins nés quelques mois avant lui, Jean-Jacques et Reine-Marie. Il eut la malchance de subir une adénite qui le garda loin de l'école pendant presque une année. À 7 ans, il savait à peine lire et écrire, butait sur des mots redoutables comme "pharmacien" et il ne savait pas faire les divisions. Mais son instinct de survie et ses capacités intellectuelles lui permirent deux années plus tard, d'être le meilleur élève de sa classe. Il aurait pu devenir un brillant élève de lycée, mais son père, syndicaliste cuisinier, ne voulait pas qu'il devienne un bourgeois et malgré l'insistance de son instituteur, il refusa que notre père passe le concours d'entrée en 6<sup>e</sup>. Notre grand-père souhaitait que son fils soit chef cuisinier, soit dessinateur industriel, soit frigoriste, tous projets rejetés avec horreur par le principal intéressé. Il réussit tout de même brillamment le concours d'entrée en 5<sup>e</sup> des collèges techniques (14<sup>e</sup> sur plus de 500 candidats) et fit la connaissance d'un milieu auquel il était mal préparé. Ses années de 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> dans une section industrielle furent un échec. Ses parents étaient en conflit permanent et sa mère demanda à sa grand-mère maternelle d'héberger notre père et d'assurer son éducation. Il resta dix ans au sein d'une famille un peu spéciale composée de sa grand-mère, de son grand-père et d'un de ses grands oncles, au nom mérovingien de Childebert, qui lui fit découvrir la chasse traditionnelle et la France lointaine (Reims, Nancy, Metz, Châlons). À 15 ans il était prêt à devenir un de ces adolescents désespérés, que Gilbert Cesbron, oublié aujourd'hui, décrivait si bien dans *Chiens perdus sans collier*. Mais si notre père refusait les colliers et avait déjà une idée de la justice et de la liberté qu'il a toujours conservée, il était ouvert à tout ce qui pourrait déboucher sur un espoir futur. Le bon samaritain prit la forme d'un professeur d'atelier, Monsieur Ortel, qui eut pitié de lui, improbable ajusteur-mécanicien, tentant désespérément de fabriquer un assemblage à angles aigus en 30 heures de temps alloué, sans grand succès après plus de 70 heures de travail et qui lui proposa un plan B : "J'ai bien peur que tu ne sois jamais mécanicien. Tu es différent de tes camarades. Si tu veux apprendre la comptabilité, j'appuierai ta reconversion". Cet échec lui donna conscience qu'il avait raté sa vie et il s'imaginait à Cayenne ou dans un lieu aussi accueillant, pour le reste de sa vie, désespérante et désespérée. À la fin de la classe de 3<sup>e</sup> d'apprentissage de l'ajustage pratique, notre père fut donc admis à redoubler en classe de 3<sup>e</sup> commerciale où, titulaire du seul Certificat d'études primaires et sans aucune culture, il faisait figure d'idiot du village, tous les autres élèves ayant au minimum le brevet des collèges. Il avait de grosses lacunes en mathématiques, ne connaissant ni l'algèbre, ni l'étude des fonctions d'aucun degré, mais il avait un avantage qu'il a gardé toute sa vie : une qualité de l'expression française à la fois correcte et nuancée, et c'est sans doute le français qui lui a permis de faire toutes les études qui ont suivi. Comme il le raconte dans la préface de son livre *La saga de la comptabilité et de l'expertise comptable* (2005), la comptabilité fut pour lui plus qu'une découverte, une renaissance ou même sa vraie

naissance. En trois ans, il obtint le CAP d'aide comptable mention bien, le brevet d'enseignement commercial 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> degré, et la compagnie Air France fit appel à ses services pendant 3 ans, durant les vacances qui étaient longues, au service comptable. C'était pour lui une aubaine, car les salaires que lui versait cette entreprise correspondaient à 3 fois le montant du SMIC, et c'est à l'agence Air France de Bordeaux qu'il vécut la fin de la guerre d'Algérie, où les rapatriés partaient de l'aéroport d'Alger avec juste leur chemise et un bon de transport, pour atterrir à Bordeaux où il fallait vérifier leur état-civil, leur délivrer *a posteriori* des billets d'avion et régulariser leur transport, de jour comme de nuit. Entre temps, ses parents s'étaient séparés, et il prit le parti de sa mère, comme sa sœur. Seul son frère garda des contacts avec leur père. Pendant 10 ans, notre père ne revit jamais son géniteur jusqu'au jour de sa mort, où il le contempla dans son cercueil. C'était la veille de la naissance de son fils aîné. Mais il sait faire la part des choses au-delà de leurs différends, il a toujours apprécié le fait que son père lui ait laissé un nom de famille sans tache, à la sortie d'un camp de concentration d'où il revint, pesant seulement 35 kilos, et le statut sans tache d'enfant légitime. Ce petit héritage, bien modeste, était essentiel pour les gens qui n'avaient rien. "Car tu ne deviens que contre ce qui te résiste" : notre père s'est construit contre son père, pour ne pas lui ressembler, c'est une évidence dont il est fier, quelque part. Et il nous a toujours conseillé de n'estimer notre propre père que s'il était estimable. Notre grand-mère paternelle, séparée de son mari, sans ressource, eut la chance de devenir aide-cuisinière dans une collectivité, et elle accepta que notre père, en 1962, entre en classe préparatoire à l'École supérieure de commerce de Bordeaux, où l'un de ses cousins, plus âgé, avait été admis, puis diplômé en 1946. Pour notre père, ce furent des années intellectuellement riches, mais financièrement difficiles : il n'a jamais oublié les pantalons usés jusqu'à la corde et raccommodés par sa grand-mère, qu'il portait, invisible parmi des condisciples qui conduisaient déjà des Mercedes, des Porsche ou des Jaguar de forte cylindrée. Les jeans déchirés et troués n'étaient pas encore à la mode, et un pantalon usé était la marque des miséreux, pas des *geek* géniaux.

Admis à l'École Supérieure de Commerce de Bordeaux dès sa première tentative, toujours grâce au français et à la comptabilité qui était une option possible à l'époque, il débuta une période académique très stimulante, où il obtint le diplôme de l'École avec le certificat de spécialisation Finances Comptabilité, la licence et la maîtrise de sciences économiques, le diplôme d'espagnol de la Chambre de commerce de Madrid, le diplôme d'études comptables supérieures (DECS), le certificat d'aptitude au professorat de sciences économiques (CAPET option D), le certificat d'aptitude à l'administration des entreprises (DESS CAAE), le certificat d'aptitude au doctorat d'Économie et administration des entreprises, l'agrégation des techniques économiques de gestion, le certificat supérieur de traitement des données et de l'information, le certificat supérieur d'organisation et gestion, et le certificat de révision comptable indispensable à l'obtention du diplôme

d'expertise comptable d'alors. Ce parcours ne l'empêcha pas de visiter une cinquantaine de pays d'Europe et du Moyen-Orient. Entre temps, il s'était marié et avait fait son service militaire dans un régiment disciplinaire, car nos parents avaient refusé le double poste de professeurs de sciences économiques au Lycée de jeunes filles d'Alger qu'on leur avait proposé. Son passage au 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine l'a beaucoup marqué, dans sa chair et dans son esprit. Juste avant son service militaire, il était professeur au Lycée Benjamin Morel de Dunkerque (qui a disparu, absorbé par le Lycée Jean Bart), à sa libération il devint, avec notre mère, professeur au Lycée de Marmande, Lot-et-Garonne. C'est à Marmande qu'il fait son stage d'expertise comptable. Son maître de stage, René Duprat, était président de la Compagnie régionale des commissaires aux comptes d'Agen, possédait un portefeuille de plus de 70 commissariats, dont deux groupes de sociétés cotés en bourse (la biscuiterie Olibet disparue lors d'un incendie, et la Ruche méridionale, absorbée par le groupe Casino). René Duprat était un expert-comptable breveté inscrit en 1943, commissaire aux comptes de 9 des 10 plus importantes sociétés du Lot-et-Garonne. Pour l'audit de ces sociétés de standing, notre père et son maître de stage respectaient la réglementation française, mais ils s'inspiraient déjà des ouvrages américains spécialisés et ils les expérimentaient avant que la plupart de leurs confrères ne les découvrent (*Analytical review*, *Ridge regression*, tables au hasard Kendall Babington-Smith). Il a aussi été l'un des premiers à pratiquer et à enseigner la consolidation des comptes. Après quelques années à Marmande, nos parents, qui pensaient à l'avenir de leur fils unique (Jean-Yves) et des futurs enfants qu'ils souhaitaient avoir, demandèrent leur mutation pour Bordeaux. Ils furent nommés au Lycée Victor Louis de Talence, à quelques coudées de l'Université de Bordeaux, dont ils avaient été brillamment diplômés. Alors qu'ils étaient professeurs dans ce lycée, notre père y obtint son dernier certificat de révision comptable (1974), son DEA de gestion des organisations (1976), son diplôme d'expertise comptable (1977) et ses deux premiers Doctorats, d'économie et administration des entreprises (1974) et de gestion des organisations (1979). Notre mère obtint l'agrégation des techniques de gestion (1979), le diplôme d'études comptables supérieures (1984), les deux certificats supérieurs d'organisation et gestion et de révision comptable (1984 et 1985) et le diplôme d'expertise comptable (1992). C'est dans ce lycée que nous avons fait, avec nos deux autres frères, tout ou partie de nos études secondaires.

Notre père rêvait de l'enseignement supérieur, mais il n'avait pas beaucoup de relations à l'Université de Bordeaux, et il fallut que, lors d'un entretien, en 1983, son ancien Directeur de recherche, le professeur Jean-Guy Mérigot, qui lui confiait parfois des séminaires de gestion financière ou de contrôle de gestion, lui propose de rejoindre son équipe pour l'ouverture de la maîtrise de comptabilité, pour qu'il accepte de sauter le pas. Mais son élection de Maître assistant fut mouvementée : notre père candidata sur un poste "profilé comptabilité", où la majorité des enseignants proposa un

démographe bien en Cour. La décision fut cassée par le CNU, les enseignants bordelais persistèrent et la décision fut cassée une seconde fois, et c'est seulement la 3<sup>e</sup> fois, que le CNU obligea la commission à prendre une décision conforme à la réglementation. Pendant deux ans, notre père, mouton noir parmi les loups blancs, fut une sorte d'enseignant fantôme, sans bureau, sans point de chute à l'Université, où il venait juste faire ses cours et repartait chez lui. Mais il faisait un cours de stratégie, un cours de contrôle de gestion et des cours sur les fusions et les consolidations en maîtrise des sciences et techniques comptables et financières (MSTCF) et il était satisfait. Notre mère obtenant ses derniers diplômes comptables supérieurs, ils fondèrent un cabinet d'expertise comptable, modeste, mais qui leur apporta quelques satisfactions. Ils travaillaient souvent tard dans la nuit. Ils conservèrent ce cabinet comportant une quinzaine de clients de 1985 à 1991, année où notre père voulut devenir Professeur des universités. Pour ceci, il passa d'abord sa Thèse de doctorat d'État en sciences de gestion, qu'il obtint avec la plus haute mention et les félicitations du jury. C'était à la fois l'un des trois titulaires de ce Doctorat ayant eu les félicitations et l'un des trois docteurs ayant suivi le cursus complet (DEA, doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, doctorat d'Etat) de l'Université Bordeaux I. La préparation de l'agrégation semblait se présenter sous de bons auspices, puisqu'il avait rédigé 70 articles scientifiques, 3 thèses et 4 livres, mais ses deux tentatives furent vouées à l'échec. Le mouton noir n'avait pas compris les codes de la cooptation des loups blancs. Il finit tout de même par être nommé Professeur, à la voie longue, par le CNU en 1996. Libéré de l'obligation d'obtenir des diplômes, il put se consacrer à son enseignement, au jury de l'expertise comptable au ministère de l'enseignement supérieur, à l'écriture de livres et d'articles. En 1998, encouragé par le professeur Gérard Hirigoyen, co-auteur de leurs deux premiers livres, il commença à enseigner à l'étranger dans le cadre de nombreux programmes qui le conduisirent en Bulgarie, au Maroc, en Indonésie, en Chine, au Cameroun, au Sénégal, au Gabon, au Bénin et dans de nombreux autres pays. Il prit aussi l'habitude de présenter des communications dans de nombreux congrès internationaux, aux États-Unis, au Canada, en Russie, en Turquie, en Afrique du Sud, en Australie ou en Nouvelle-Zélande. En 2001, à la demande de ses collègues, il accepta de devenir Directeur de l'UFR des formations économiques approfondies de l'Université Bordeaux IV et pendant cinq années, il géra les 25 formations dont il avait la charge. C'est aussi l'époque où il devint président du jury national du diplôme d'expertise-comptable. Il participa aussi de façon très active à la transformation des enseignements français selon les déclarations et le processus de Bologne, dans l'UFR qu'il dirigeait où il conçut les syllabus de toutes les formations, et à la commission consultative ministérielle pour la formation des experts-comptables et des commissaires aux comptes. Cette transformation entraîna la disparition de la MSTCF en 2008, formation qu'il dirigeait depuis 1986. On lui proposa de prendre la direction du nouveau Master, Comptabilité, Contrôle, Audit, qu'il avait

contribué à créer au niveau national, mais il sentait qu'il n'était pas le bienvenu dans les nouvelles structures implantées. Il était contre la communication dissimulant la médiocrité des formations. Et l'année précédant sa retraite, il fut purement et simplement limogé à cause de son état de santé. Il en conçut quelque amertume, car il était la cheville ouvrière d'une formation notée A+ par l'AERES, organisme de contrôle de l'enseignement supérieur, note obtenue par seulement 3 masters CCA français et un des très rares A+ des masters de l'Université Bordeaux IV toutes disciplines confondues. Mais il savait depuis longtemps que les organisations n'ont ni morale, ni mémoire, ni reconnaissance. Protégé par son statut de Professeur des universités nommé par le Président de la République, il accomplit, jusqu'au dernier jour, le 5 juin 2013, le service dont il avait la charge. Entré au service de l'éducation nationale en septembre 1966, il avait accompli 46 années de service public, avec moins de 50 jours d'absence. Quelques-uns de ses anciens étudiants, quelques-uns de ses collègues gestionnaires et économistes, organisèrent et financèrent une cérémonie privée qui lui alla droit au cœur pour son départ à la retraite. Ce départ se fit dans la tristesse et dans la douleur : les deux dernières années, trois opérations graves avaient mis sa vie en péril, mais membre d'une génération que certains ont qualifiée d'inoxydable, il survécut. La résistance, dont parlait Saint-Exupéry, lui permet de continuer à enseigner à l'étranger, en particulier en Extrême-Orient, et ses anciens collaborateurs lui ont demandé de continuer à rédiger les sujets d'examen final d'expertise comptable pour la direction des enseignements supérieurs. Ses anciens collègues, américains, australiens, russes continuent à l'inviter à leurs congrès, auxquels il assiste volontiers. Professeur émérite, il a encore en charge quelques thésards, et ses anciens disciples l'invitent aussi dans plusieurs pays, tels que le Canada, le Cameroun ou la Tunisie. Il continue à écrire des livres et des articles dans plusieurs langues. Il est très heureux d'avoir écrit un livre de mathématiques financières avec l'un d'entre nous. Il a dépassé les 25 livres, les 170 articles, les 100 communications scientifiques et les 100 missions à l'étranger et Outremer. Pour lui, la vie ne s'est pas brusquement arrêtée le 1<sup>er</sup> septembre 2013, date officielle de sa retraite. Il sait, et nous le savons aussi, qu'il mourra "sur scène" comme les vieux comédiens accomplissant leur destin jusqu'au bout. Il sait sans doute aussi que les moutons noirs, programmés ainsi dès avant leur naissance, ne deviennent jamais des loups blancs, de même, comme dit un proverbe africain, qu'un tronc d'arbre très longtemps plongé dans le fleuve ne devient jamais un crocodile. Et il l'a difficilement, mais définitivement, accepté. Il se console en lisant les œuvres de moutons noirs de génie qui lui ont donné du courage, tels que Marie Esprit, Léon Walras (1874), Louis Bachelier (1900), Abraham Briloff (1976), Alexandre Grothendieck (1986) et surtout Albert Camus (1942a, 1942b, 1958), dont il s'est toujours senti proche, à cause de Sisyphe heureux, de son triste destin et surtout de sa réponse à des journalistes, après son discours de Suède à la réception de son prix Nobel.

Entre la justice et sa mère, notre père, comme Albert Camus aurait toujours choisi sa mère.

## RÉFÉRENCES

- Alegria, C. (1941), *El mundo es ancho y ageno*, Ediciones Ercilla, Santiago del Chile.
- Bachelier, L. (1900), *Théorie de la spéculation*, Paris, Gauthier-Villars.
- Briloff, A. (1976), *More Debits than Credits, The Burnt Investors Guide to Financial Statements*, New York, Harper and Rowe.
- Camus, A. (1942a), *L'étranger*, Paris, Gallimard.
- Camus, A. (1942b), *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard.
- Camus, A. (1958), Discours de Suède, prononcé à Stockholm le 10 décembre 1957 à l'occasion des cérémonies de l'attribution du Prix Nobel, Paris, Gallimard.
- Cesbron, G. (1954), *Chiens perdus sans collier*, Paris, Robert Laffont.
- Davies, R. (1985), *What's bred in the bone, Cornish Trilogy*, Toronto, McMillan.
- Degos, J.-G. (2010), *La saga de la comptabilité et de l'expertise comptable*, Paris, Spirit of Orion.
- Degos, J.-G. et Degos, J.-Y. (2013), *Premiers pas en mathématiques financières*, Paris, Ellipses Édition marketing.
- Grothendieck, A. (1986), *Récoltes et semailles*, Université Paris 6, Grothendieck Circle.
- Saint-Exupéry, A. de (1948), *Citadelle*, Paris, Gallimard.
- Walras, M.E.L. (1874), *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale*, Lausanne, F. Rouge éditeur.
- Williamson, J. (1948), *Darker than you think*, Fantasy Press, New York, Scott Meredith Literary Agency,